

LE SYNDROME DE L'ANGE GARDIEN - ALIUS ET IDEM

Jacques Eglem

AVERTISSEMENT : Vous avez lu « Le syndrome de l'ange gardien », je vous en propose, ici, une nouvelle version. Les faits sont les mêmes mais, cette fois, narrés par la victime qui en témoigne avec, évidemment, une autre perception...

A dix-neuf heures, je sortais pour faire ma promenade quotidienne qui menait de chez moi à l'épicerie du quartier et de l'épicerie à chez moi. J'appréciais l'atmosphère qui imprégnait la ville à l'heure où la lumière des néons des magasins remplace celle du jour qui déclinait. A cette heure, un dernier sursaut d'agitation s'empare de la ville avant qu'elle ne s'apaise puis s'endorme.

Ce soir-là, le brouillard enveloppait la rue et le premier froid me surprit. J'enfouis mon visage dans le col relevé de ma veste et j'éprouvai une sorte d'assurance derrière ce rempart de tissu.

C'était donc d'un pas assuré que j'entrai dans la boutique pour y faire les courses du jour et échanger quelques mots.

A la sortie, je ne sus pourquoi, je remarquai un détail : le banc, habituellement vide, qui fait face à l'épicerie, était occupé par un homme aux vêtements clairs. Pourquoi y prêtais-je attention ? L'aurais-je déjà vu ? Sur ce banc, peut-être ? Il est des brouilles qui, on ne sait pourquoi, accaparent l'esprit... Je rentrais chez moi en pensant à cet homme. Qui était-il ?... Mon imagination s'était mise en marche et divaguait quelque peu. Si bien que je faillis ne pas reconnaître mon voisin, à qui j'adressai un sourire furtif en guise de salutation, si préoccupé que j'étais par « l'homme du banc » ...

La fin de soirée, voilà un autre moment que je savourais. Je rejoignais le bureau et retrouvais, dans le vieux plumier de bois, mes stylos préférés. Avec une réelle délectation, je choisisais le cahier voulu, presque les yeux fermés, parmi la multitude rangée dans un (dés)ordre qui m'était propre. Ce soir, je m'installai et comme à mon habitude je commençais par relire le travail de la veille, tout en envisageant la tournure que je donnerais à mon idée pour qu'elle paraisse bien habillée. Maintenant, sur mon épais cahier à spirale, ma plume fusait aussi vite que mes idées, négligeant la graphie au point de peiner à me relire. Subitement, une image surgit à mon esprit, coupant court le propos de ma réflexion : l'homme du banc !... Il était là. Dans cette pièce ... Je me retournai brutalement : Personne !... Dans le silence absolu, je scrutai le bureau jusqu'à ses infimes recoins : Rien !...Pas le moindre mouvement, pas même celui du voile des rideaux qui frissonne au plus léger courant d'air et qui, là, semblait pétrifié. Aurais-je rêvé ?... Je remis à écrire. Cependant mon inspiration fut brouillée, parasitée par cette étrange impression. Je n'arrivais pas à

me concentrer, raturant, m'interrompant souvent... Il le fallut un long moment pour recouvrer mon calme qui me permit, enfin, de travailler assez tardivement. J'allais me coucher avec une étrange sensation ... assez déconcertante...

C'est le lendemain que je pus confirmer ce que je craignais : Il était là ! Dans le bureau, à inspecter, par-dessus mon épaule ce que j'écrivais. Chaque fois que je m'arrêtais pour le surprendre, il disparaissait. J'entrepris d'user de ruse pour le confondre car j'avais à faire à un être malin et perfide : Je feignis de ne plus me préoccuper de lui, espérant une réaction de sa part. Mon stratagème fonctionna parfaitement. Une voix grave, caverneuse qui éclata dans le silence du bureau me fit tressaillir : « Es-tu convaincu de ce que tu écris ? ». Je crus mourir de frayeur. Mon cœur faillit exploser tant il s'emballa. Les paroles me parurent si distinctes qu'il ne pouvait s'agir du fruit de mon imagination. Elles résonnèrent dans ma tête, le reste de la soirée où, paralysé, je ne pus écrire une ligne de plus...

Dès lors, commença un long et cruel supplice : Jours comme nuits la voix de l'homme du banc s'adressait à moi pour me tourmenter, mettant, continuellement, en doute mes jugements, mes convictions, ma raison. Obsédé par mon persécuteur, je m'enlissais chaque jour davantage. Il m'était impossible de me soustraire à sa mainmise. Jusqu'au jour, où, je ne saurais dire ni pourquoi, ni comment, je trouvai la faille, la clé de ma geôle : Plutôt que de le supplier (ce qui devait lui procurait d'infâmes plaisirs) de se retirer ; sur un ton ferme, je lui fis une proposition :

« - Aujourd'hui est le premier jour du reste de ma vie que j'entends partager avec vous.

- ...

- Nous allons écrire notre singulière histoire. Vous en avez, amplement, soufflé le thème ! »

Pas de réponse. Je le tenais. C'est moi qui dictais les règles. Je ne ménageai pas mes forces dans cette bataille. A partir de cet instant je ne cessai de lui parler pour le convaincre de coécrire notre stupéfiante rencontre. Je ne savais plus s'il était là, silencieux ou s'il avait disparu après avoir échoué sa mission. Toujours est-il que je continuais à déverser des flots de paroles à tous moments et en tous lieux de manière à ce qu'il se tint tranquille et que je ne fusse pas son prisonnier. Et qu'importe si les passants s'amusaient de m'écouter soliloquer...

C'est dans une autre prison que j'allais échouer : une chambre d'hôpital dans laquelle se succédaient de savants docteurs et infirmières qui, chaque jour, écoutaient avec bienveillance et un soupçon de pitié, ma vérité que j'ai défendue avec véhémence au début et lassitude à la fin. Seul, à mon chevet, l'homme au banc prêtait une oreille attentive à ce que mon esprit ne pouvait renoncer à clamer.

« De n'importe quelle emprise, de n'importe quelle prison, l'âme est libre et le bonheur est une disposition à rêver. » Ce sont les derniers mots qu'il nota sur l'épais cahier à spirale.

Qui de lui ou de moi fut le maître de l'autre ?

Les traitements de la maladie de Parkinson peuvent déclencher une psychose : hallucinations le plus souvent visuelles, ou fréquemment l'impression d'être accompagné d'une personne.

*Ce phénomène est connu sous le nom de **syndrome de l'ange gardien**.*

JACQUES EGLEM

25 / 10 / 2014